

## Le déchiffrage source de tous nos maux

Jacques Fijalkow

Au début de notre "Dossier-réponse" au n°52 de la revue "**PRATIQUES**", Roland GOIGOUX (A.L. n°19, septembre 1987, pp. 48-54) faisait le point sur les controverses actuelles et montrait, par un rapide historique, comment *"la psychologie cognitive, en plein essor actuellement, est mobilisée pour alimenter le débat et servir de caution aux uns et aux autres"* (p. 49). Faisant référence (p. 54) à une intervention de Jacques FIJALKOW lors du colloque franco-britannique "LECTURE ET MOTRICITÉ" (mars 1987), il écrivait : *"Ainsi, FIJALKOW (...) décrit un mécanisme d'auto-langage qui n'est certes pas de la subvocalisation ni du déchiffrage, mais "la partie visible de l'utilisation par le sujet de son savoir langagier en situation de lecture-écriture". La nuance est fine d'autant que, lorsque cet auto-langage est resitué sur le plan génétique, il apparaît comme antérieur aux activités de reconnaissance visuelle. Le mécanisme d'encodage est une nouvelle fois présenté comme un préalable "qui ne disparaît qu'après fréquentation assidue de l'écrit". "*

Jacques FIJALKOW ayant écrit à Roland GOIGOUX qu'il ne reconnaissait pas sa position dans les propos qu'il lui prêtait, ce dernier lui a offert la possibilité de la préciser dans nos colonnes. Dans le texte ci-dessous, Jacques FIJALKOW explique ce qu'il entend par auto-langage et dans quelles situations le lecteur y a recours.

Sur ma table de travail, deux revues : le numéro 52 de "**Pratiques**" et le numéro 19 des "**Actes de Lecture**". Et une lettre d'un rédacteur de ce dernier numéro qui m'invite à participer au débat. Plus quelques articles : ceux qui sont mis en cause. Voilà. Le dossier est complet. À moi de jouer.

Pas question de traiter du dossier dans sa totalité. Il y a trop de choses. Je vais laisser tomber ce que l'on appelle pudiquement "les questions de personne". Non pas que ces aspects comptent moins que les autres - au contraire, ce sont ceux qui font le plus mal -, mais je ne crois pas qu'à m'y intéresser je pourrais être vraiment constructif. Donc, à la trappe. Que reste-t-il ? Les aspects cognitifs. C'est à eux que je me limiterai. En m'adressant à un public particulier, les membres de l'AFL (dont je suis).

Au centre du débat, encore une fois, le monstre du Loch Ness, le serpent de mer de la lecture, j'ai nommé le Déchiffrage. Ce déchiffrage qui a bien l'air d'être la source de tous nos maux/maux.

Côté adultes, les mots que l'on s'envoie à la tête d'un article à l'autre - les mots de la dispute - et les maux de tête - ceux que l'on finit par attraper à force de vouloir y voir clair. Côté apprenants, ceux qui sont produits dans l'acte de lire pour faire du sens. Les maux, enfin, dont souffrent les enfants quand l'enseignement de la langue écrite part du déchiffrage.

Car la question est bien : le déchiffrage est-il la source de tous nos maux ? Ou, si l'on préfère, certains supposent-ils encore que le déchiffrage est la meilleure façon d'entrer dans l'écrit, d'apprendre à lire et à écrire ?

Sincèrement, je ne le crois pas. Chacune des personnes incriminées a assez fait en matière de lecture-écriture, a assez agi, a assez écrit à ce sujet pour ne pas mériter de se voir soupçonnée de vouloir ramener la pédagogie de l'écrit à cette forme historiquement dépassée de l'enseignement. Le signataire de ces lignes, par exemple, initiait en Israël en 1976 (curieuse coïncidence : l'année même où paraissait "**La manière d'être lecteur**") une pédagogie de la lecture basée sur une recherche de signification (rapport publié en 1979 dans "**Repères**" et repris en

1984 dans "**Lire et raisonner**"). Généralisons, car chacun des auteurs mis en cause pourrait apporter les faits qui le concernent : comment imaginer que ceux qui ont lutté et luttent quotidiennement pour une autre pédagogie de l'écrit veuillent en fait reconstruire la pédagogie contre laquelle ils se battent ?

Et pourtant, c'est vrai, la lecture des articles incriminés, l'examen des conclusions des recherches expérimentales, les inférences pédagogiques auxquelles elles peuvent conduire, ont de quoi inquiéter un membre de l'AFL. C'est donc qu'il y a un malentendu quelque part. D'où notre objectif dans ce texte : essayer de le dissiper.

## Ne pas jeter le bébé avec l'eau du bain

Pour mieux voir ce que sont les réalités en présence, il me paraît nécessaire de partir du langage. Il est clair que, en France aujourd'hui, les personnes qui s'occupent de pédagogie de la lecture-écriture ont plus souvent une formation en linguistique qu'en psycholinguistique ou en psychologie cognitive. Ce qui n'est pas sans effet, je pense, sur la façon d'analyser les problèmes.

En effet, quand la linguistique se penche sur la question des fonctions du langage, elle met tout de suite en avant sa fonction de communication. La psychologie, pour sa part, est sensible tout autant à sa fonction cognitive. Ce qui frappe le psychologue qui se penche sur l'usage qu'un sujet fait du langage c'est, bien sûr, sa fonction de communication, mais c'est aussi la façon dont il se sert du langage (ou d'une forme de celui-ci) dans ses activités intellectuelles.

Pour un psychologue, en effet, le langage a deux versants, l'un externe et l'autre interne. Le versant externe permet de traiter des problèmes que nous avons avec les autres - c'est le langage à proprement parler -, tandis que le versant interne permet de traiter avec nous-mêmes - c'est ce que nous appelons l' "auto-langage".

En d'autres termes, il faut soigneusement distinguer les usages sociaux du langage et ses usages cognitifs. Pour désigner ceux-ci, certains parlent de "langage intérieur", d'autres de "langage privé". Pour mieux marquer l'opposition, nous préférons parler d' "auto-langage".

Chacun d'entre nous a une expérience consciente de l'auto-langage. Que l'on songe par exemple à ce qui se produit lorsqu'un numéro de téléphone vient de nous être communiqué et que nous cherchons notre carnet pour le noter : dans cette situation, pour ne pas perdre l'information, nous nous la répétons. À pleine voix ou à mi-voix ou de manière telle que personne ne pourrait s'en douter, peu importe. L'important n'est pas le fait physique, le volume sonore, mais le fait psychologique : nous faisons appel à l'auto-langage pour secourir notre mémoire. C'est un exemple de fonction cognitive du langage. Il en est bien d'autres.

Ces réalités sont familières à tout un chacun, mais elles ne sont pas conceptualisées, faute de disposer des informations psychologiques pertinentes. Trois d'entre elles, issues de la psychologie cognitive, nous paraissent particulièrement importantes :

1. L'auto-langage n'est pas le langage. Ses fonctions, nous l'avons dit, ne sont pas les mêmes. Mieux : il n'est pas, dans sa structure, identique au langage. L'auto-langage ne se confond donc avec le langage ni dans ses fonctions ni dans sa structure.

2. Ce qui fait de l'auto-langage une entité distincte du langage proprement dit, c'est le rapport privilégié qu'il entretient avec la pensée. L'auto-langage, en effet, est au croisement du langage et de la pensée. VYGOTSKI (1985) parle à son propos de "pensée verbale".

3. Enfin, et de manière constante, on recourt à l'auto-langage à la condition expresse que l'on se trouve en difficulté cognitive, quelle que soit l'activité en cours.

PIAGET s'est intéressé à l'auto-langage chez l'enfant en traitant de ce qu'il a appelé son "langage égocentrique" (PIAGET, 1923). VYGOTSKI (1985) conteste l'interprétation de PIAGET. Pour ceux que ces questions intéressent, ce débat, fameux en psychologie de l'enfant, constitue la meilleure introduction possible à la notion d'auto-langage.

Revenons-en à la lecture. Et livrons notre hypothèse : l'activité de lecture exige souvent un recours à l'auto-langage. Parce que c'est souvent une activité difficile et que, dans cette situation, comme dans bien d'autres, le sujet fait alors appel à l'auto-langage pour l'aider à résoudre le problème qu'il rencontre. Tout comme, tout à l'heure, il s'en était servi pour résoudre un problème de mémoire.

S'il est encore trop tôt pour indiquer de manière précise en quoi consiste cette aide, il faudrait toutefois se garder de nier ce phénomène d'auto-langage ou, comme c'est souvent le cas, d'en minimiser la valeur. Si on lit attentivement VYGOTSKI, c'est ce qu'ont fait WATSON et PIAGET, chacun à leur façon, à propos de l'auto-langage en général. En situation de lecture comme ailleurs, l'auto-langage n'est ni un résidu du langage à haute voix, ni un simple accompagnement de l'action, c'est une structure cognitive et hautement fonctionnelle.

L'exemple-type qui permet de montrer, dans le cas de la lecture, où se situe le malentendu est celui du phénomène de subvocalisation. La subvocalisation est présentée tantôt comme un simple résidu de la lecture à haute voix (perspective watsonienne), tantôt comme un accompagnement *a posteriori* de l'action de compréhension (perspective piagétienne). De notre point de vue, et dans une perspective vygotkienne, la subvocalisation est, très souvent, un phénomène d'auto-langage.

Il existe, en effet, selon nous, deux types de subvocalisation distincts chez l'apprenti lecteur. L'une renvoie au B.A., BA et l'autre à l'auto-langage. Dans le premier cas, un enfant qui subvocalise n'effectue qu'un travail de déchiffrage alors que, dans l'autre cas, ce que l'on observe est une manifestation de la lutte difficile que mène sa pensée avec le texte pour le comprendre. Pour savoir quel est le statut psychologique de la subvocalisation que l'on observe - déchiffrage ou auto-langage -, il faudrait connaître si l'enfant a ou non appris avec une méthode à base de déchiffrage et même - en cas de réponse positive - à quel niveau d'apprentissage il est arrivé. (Pour une analyse plus complète, se reporter à FIJALKOW, 1988, a, b.)

Si la subvocalisation est parfois du déchiffrage et parfois de l'auto-langage, ceci doit donc nous inciter à la prudence, c'est-à-dire nous inviter à ne pas jeter le bébé de l'auto-langage avec l'eau du bain du déchiffrage. Interdire à un enfant de subvocaliser alors qu'il s'agit d'une réaction que chacun de nous met en oeuvre quand il se trouve en difficulté devant un texte, c'est, dans certains cas je pense, faire obstacle à une stratégie cognitive nécessaire.

Il nous est donc possible maintenant de répondre à la question : sur quoi repose le malentendu ? Sur l'ignorance de l'auto-langage. Faute de parvenir à identifier l'auto-langage en tant que tel dans les comportements où il se manifeste, les uns sont amenés à formuler leurs intuitions dans un langage ambigu. Les autres, ne parvenant pas davantage à percevoir la présence de l'auto-langage dans les comportements présentés, croient y voir resurgir les spectres du passé.

Le concept d'auto-langage permet de répondre aux uns et aux autres, car reconnaître sa présence dans certaines situations de lecture permet de rendre compte d'une foule de comportements qui, autrement, demeureraient ambigus. Nous avons pris l'exemple de la subvocalisation de l'apprenti-lecteur, mais bien d'autres comportements relèvent de la même approche conceptuelle, en particulier ceux inventoriés en termes de "conscience phonique".

Si le recours au concept d'auto-langage permet de clarifier bon nombre de points obscurs du débat, il serait aussi réducteur de focaliser sur lui tout le débat sur la lecture qu'il serait réducteur de focaliser tout le débat sur le déchiffrement. Lire, apprendre à lire, enseigner à lire sont des activités qui mettent en jeu une foule de variables. Notre seul souci a été de clarifier un point. Un point seulement. Non pas que d'autres points ne mériteraient pas discussion, mais le débat, j'espère, ne fait que commencer.

Jacques Fijalkow

(Équipe Universitaire de Recherche en Éducation et Didactique de l'Université de TOULOUSE-LE MIRAIL)

N.D.L.R. : Inutile de dire notre accord avec ce qu'écrit, là, Jacques FIJALKOW. Chacun a, en effet, l'expérience de ce "langage intérieur" et de son émergence dans le champ de conscience lors d'un effort de mémorisation et d'élucidation. Que l'auto-langage apparaisse à l'occasion de la lecture, bien évidemment ! Il prend la forme d'une reformulation de ce qui a été préalablement lu - vu -comme de ce qui a été préalablement entendu dans le cas d'une communication orale, pour s'en bien pénétrer et ainsi le mieux comprendre. De là à déduire - comme certains le font - que l'auto-langage est constitutif de l'acte de lecture... et qu'il est un argument de justification de l'enseignement du code de correspondance oral / écrit...

## BIBLIOGRAPHIE

- J. DOWNING & J. FIJALKOW (1984), **Lire et raisonner**, Toulouse, Privat.  
 J. FIJALKOW (1978), "Enseigner à lire-écrire en milieu défavorisé : une expérience-innovation au Cours Préparatoire en Israël", *Repères*, 1979, 56,55-73.  
 J. FIJALKOW (1988 a), "La subvocalisation en question, Actes du Colloque *Lecture et motricité*", *Bulletin d'Audio-phonologie* (à paraître).  
 J. FIJALKOW (1988 b), "Lecture et auto-langage, Actes des journées d'études *Vygotski*" (à paraître).  
 J. FOUCAMBERT (1986), **La manière d'être lecteur**, Paris, Sermap.  
 J. PIAGET, **Le langage et la pensée chez l'enfant**, Paris-Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1923.  
 L. VYGOTSKI (1985), **Pensée et langage**, Paris, Éditions Sociales.